



Judith Förstel et Martine Plouvier (dir.)

L'animal : un objet d'étude

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

De la classification au conditionnement des animaux chez l'agronome romain Varron

Marie-Pierre Zannier

DOI : 10.4000/books.cths.10138

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2020

Date de mise en ligne : 30 mars 2020

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508808



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

ZANNIER, Marie-Pierre. *De la classification au conditionnement des animaux chez l'agronome romain Varron* In : *L'animal : un objet d'étude* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2020 (généré le 20 novembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/10138>>. ISBN : 9782735508808. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.10138>.

Ce document a été généré automatiquement le 20 novembre 2020.

De la classification au conditionnement des animaux chez l'agronome romain Varron

Marie-Pierre Zannier

- 1 À partir de *L'Économie rurale* de Varron, traité publié en 37 av.J.-C., les notions qui servent à caractériser les animaux concernés par les activités agropastorales se multiplient et se précisent. Un effort de classification apparaît qui, pour être inspiré par d'autres disciplines savantes, est adapté au contexte et aux finalités du discours agronomique, lequel réserve une place essentielle à la production et à la recherche du profit dans le cadre du grand domaine romain. Si l'animal est utile pour ses produits, son rôle d'*instrumentum*, d'outil de travail, est souligné et commenté sur la base d'une analogie esclave/animal. Cette attention portée à la fonction productive de l'animal se prolonge chez Varron, grand érudit et lecteur des savants grecs, par un intérêt de type naturaliste : les connaissances empiriques et savantes, ainsi combinées, permettent aux spécialistes de l'élevage de perfectionner la domestication des animaux par certains conditionnements mettant à profit leurs capacités sensorielles – en particulier leur sensibilité aux sons et même à la musique. Après un aperçu sur la terminologie et sur le système de classifications en vigueur dans les *Res rusticae*, notre étude se concentrera ainsi sur une classification particulière, réservée aux bêtes de trait, puis sur des formes de conditionnement où intervient en particulier la communication sonore, Varron semblant avoir été attentif à certaines formes sensibles de l'interaction homme/animal.

Une place accrue dévolue à l'animal dans le corpus agronomique romain

- 2 Varron est le premier des agronomes romains à réserver une place importante et spécifique aux différents types d'élevage pratiqués au sein du système de la *villa*. Dans les trois livres de son traité, il jette les bases théoriques de l'agronomie romaine, tout en présentant un éventail méthodique des moyens accrus dont les entrepreneurs

agropastoraux disposent, vers le milieu du 1^{er} siècle av.J.-C., pour tirer profit de l'exploitation des espèces végétales et animales jugées les plus rentables, et constituant désormais ce que l'auteur et ses contemporains désignent sous le nom générique de *Res rusticae*¹. L'évolution de ce secteur économique a été marquée, dès la fin du II^e siècle, par le développement considérable de la *res pecuaria*, de l'élevage du petit et du gros bétail, qu'il soit organisé sur une base sédentaire ou sur la transhumance, ainsi que le livre II en offre plusieurs exemples². Les techniques productives se sont améliorées au 1^{er} siècle av. J.-C. en matière de sélection animale et d'élaboration de « races » mieux adaptées à certains marchés, pour les espèces bovines, porcines et ovines, mais aussi aviaires³. Dans ce contexte florissant, les activités pastorales tendent à se constituer en secteurs productifs à part entière de la grande exploitation rurale, d'où l'intérêt et la nécessité de les présenter dans deux volumes complémentaires du livre I, qui traite de l'agriculture proprement dite. Sont ainsi passées en revue les modalités de l'élevage sur *saltus*, terres de parcours valorisées par une gestion extensive, puis toute la série des élevages de type intensif destinés, en particulier, à la consommation des élites urbaines et de leurs clientèles, dont les gains inouïs qu'ils autorisent suscitent un enthousiasme non dissimulé⁴. Liés aux domaines ruraux privés (*fundi*), ces élevages expliquent l'augmentation et la complexification des thèmes autour de l'animal, bien perceptibles dans les propos échangés entre les « spécialistes » des dialogues varroniens : Varron lui-même, grand éleveur de moutons en Apulie et de chevaux dans sa région natale, la plaine de Rieti (Réate) en Sabine, Tremellius Scrofa, comme lui agronome et propriétaire italien, ou encore plusieurs grands éleveurs romains qui s'étaient taillé de vastes domaines en Épire, région de l'empire la plus réputée pour ses pâturages⁵.

- 3 L'importance accordée aux animaux dans ce traité tient également aux sources d'inspiration de Varron et au profil intellectuel et social de celui-ci. Polygraphe érudit tout à la fois philosophe, historien, juriste, grammairien, haut représentant de la culture gréco-latine de l'époque tardo-républicaine, Varron était bien placé pour une entreprise consistant à expliciter, dans une discipline donnée, des notions relatives à ces autres « vivants » (latin *animales*, entendus comme « vivants-animés mortels ») qui, déjà, avaient été des objets d'études et de classifications dans divers écrits grecs et hellénistiques⁶. Au reste, l'agronome ne manque pas de souligner, en particulier, l'intérêt des livres d'Aristote⁷ tant pour fonder l'*ars rustica* que la « science pastorale » (*scientia pastoralis*)⁸ – l'*Histoire des animaux* et la *Génération des animaux* constituant les sources les plus fréquentes dans les livres II et III⁹.
- 4 Faisant fond sur des données théoriques et techniques, en appelant au témoignage d'auteurs antérieurs ou encore s'appuyant sur l'expérience du locuteur, les *Res rusticae* passent en revue les animaux qui, dans leur diversité et à divers titres, font partie de l'univers de la *villa*, cernent leurs traits caractéristiques ou précisent leurs fonctions, tentent d'évaluer enfin le degré d'utilité et les bénéfices, pas seulement matériels, à tirer de telle ou telle espèce. Pour toutes ces raisons, Varron est l'agronome romain qui a eu le mérite d'insérer l'animal dans une vision intégrée de l'économie fondiaire, dont les grandes lignes seront reprises par ses successeurs de l'époque impériale (Virgile, Columelle).

Terminologie et classifications des animaux dans les *Res rusticae*

- 5 Par le seul fait de les nommer, de les définir et de les inscrire dans un système de classifications nécessaires et emboîtées, le discours de Varron sur l'animal comporte une dimension normative considérable. Le rangement volontaire des animaux dans telle ou telle catégorie, qui leur attribue des traits communs regardés d'une façon favorable (ou non), est une façon de déterminer le choix des moyens pour tirer profit de leur exploitation.

Nommer et caractériser les animaux des *villae*

- 6 De façon générale, c'est la (ou les) fonction(s) dévolue(s) aux animaux qui commande(nt) la répartition des différents vocables servant à les désigner entre les trois livres. Consacré à l'agriculture, le livre I fait la part belle aux animaux de travail ; les notices du livre II sont dévolues à l'ensemble des animaux de pâture (*pecus pascendum*), quand le livre III détaille les activités liées à la *pastio villatica*, élevages fermiers qui concernent toutes les espèces élevées en espaces clos, basses-cours, parcs et viviers, dans ou aux abords de la *villa*.
- 7 Par-delà leur variété, les termes recensés sont au fond de deux sortes : ceux qui désignent les animaux en général et les dénominations vernaculaires servant à nommer un groupe particulier au sein du règne animal. Le second type de vocables est surtout illustré par un florilège de noms d'espèces, du mouton à l'abeille, en passant par l'âne ou le loir¹⁰.
- 8 Du premier type, relèvent en particulier *animal* et *pecus*, dont le nombre d'occurrences respectif, très inégal, paraît révélateur et mérite quelques remarques¹¹. Conformément à un usage restreint du mot *animal* attesté dans d'autres sources, le contexte indique toujours, d'une part, que les êtres ainsi désignés ne sauraient être des humains, d'autre part, qu'il s'agit le plus souvent d'animaux nuisibles et/ou n'appartenant pas aux espèces domestiquées. La seule exception à cette règle figure dans la première partie du livre II, où Varron envisage, après Thalès de Milet et Zénon de Cittium, l'hypothèse d'« un principe générateur des êtres vivants (*principium generandi animalium*) » qui fait de la commune présence des bêtes et des hommes une nécessité de la nature. Dans ce cas, le mot *animal* renvoie sans ambiguïté à son sens étymologique. Cependant, pour désigner ces animaux qui, de tout temps, ont eu vocation à vivre de concert avec l'homme, pour le plus grand bien de celui-ci, Varron fait déjà un usage préférentiel et comme rétrospectif du terme *pecus*¹².
- 9 En dehors de cet excursus philosophique, *pecus*, conformément à son sens usuel, désigne de manière récurrente les animaux domestiques, le bétail ou, au pluriel, les troupeaux. Cet usage universel de *pecus* dénonce l'angle privilégié sous lequel l'animal est envisagé ; de même les choix présidant à ce répertoire animalier sont clairement liés aux visées économiques de l'agronome et aux réalités de la grande exploitation agropastorale de la période. Dans les autres cas, l'animal, à moins qu'il ne suscite une curiosité de type naturaliste, peut entrer dans des considérations sur les étapes de la civilisation, la cosmologie, l'histoire de Rome, les origines de l'élevage, les rites et les

sacrifices et autres sujets qui visent en toute analyse à poser l'ancienneté de cette activité et donc sa « dignité » (*dignitas*)¹³.

- 10 C'est ainsi que les thématiques développées autour des éléments du lexique animal, en définitive, se rattachent à deux registres principaux : l'un – majoritaire – relève de la pratique, l'autre touche à tous les éléments culturels et théoriques qui enrichissent l'ouvrage de Varron et font de celui-ci bien autre chose qu'un simple recueil de préceptes à l'usage des éleveurs.

Les classifications formelles ou implicites de l'animal

- 11 Les classifications animalières observables dans les *Res rusticae* ont un objectif interne – structurer la matière et sa présentation – mais aussi des objectifs externes : décrire avec rigueur les réalités de l'élevage et prescrire les pratiques jugées les plus rationnelles et les plus rentables dans ce domaine. Elles s'appuient d'une part sur l'utilisation de termes généralisateurs et classificateurs : *genus* (le plus fréquent) et *species*, souvent interchangeable, qui désignent tantôt un ensemble d'êtres liés par la similitude d'un ou de plusieurs caractères, tantôt un niveau (variable) dans une hiérarchie. Elles s'infèrent d'autre part des noms vernaculaires définissant des groupes, ensembles d'animaux ayant des caractères communs ou capables de former un ensemble distinct en fonction d'un critère donné. Qu'elles soient ou non signalées par des termes discriminants, on repère dans les trois livres plusieurs classifications ponctuelles ou transversales :

- une classification traditionnelle issue de la perception sensorielle immédiate de la présence des animaux sur terre, dans les airs et sur mer, typologie simple pour classer les animaux qui inspire par exemple la division des élevages à la ferme en trois « genres »¹⁴ ;
- la classification d'une espèce selon sa fonction dans le processus de production au sein de la *villa* qui distingue en particulier les animaux ayant des fonctions :
 - d'auxiliaires du travail humain (*instrumenta*) : animaux de bât, de trait ou de garde, en particulier le « bœuf sous le joug » (*bos domitus*) ;
 - comme reproducteurs et producteurs de matières premières et de produits consommables, qu'ils soient tués pour leur chair ou exploités pour leur lait, leurs œufs, leur miel ou leur laine. Exemples : le gros bétail (*amentum*), les porcs, les brebis, les poules...
 - pour la fertilisation des terres (*stercoratio*). La notice consacrée au sujet distingue des variétés (*discrimina*) selon leur qualité, la fiente des pigeons étant classée parmi les premières¹⁵ ;
 - de loisir et d'agrément, fonctions dont le développement récent implique la production d'espèces et de races idoines¹⁶.
- une classification d'ordre zootechnique très ancienne : grand bétail/petit bétail/animaux de basse-cour, qui a pour base essentielle les besoins alimentaires et l'organisation qui en découle, une différence significative séparant par exemple les grands herbivores sur pâturage itinérant (décrits au livre II) des gallinacés élevés dans les enclos attenants à la *villa* (livre III) ;
- les « classes d'âge » : les individus d'une même espèce reçoivent des noms vernaculaires différents, d'après leur stade de croissance, selon qu'ils ont été sevrés ou non, notamment quand ils sont destinés à être abattus dans le cadre rituel du sacrifice¹⁷ ;
- une division en « races » : une même espèce, cadre parfois trop large pour l'éleveur, peut être divisée en races, *seminia*, mot précis dénotant des populations individualisées ayant des

caractères transmissibles. Leur formation correspond à un isolement géographique avec une sélection particulière où intervient l'action du milieu, ainsi ces chiens que l'on « nomme d'après leur région d'origine (*a regionibus*) : Laconiens, Épirotes, Salentins » (2, 9, 4) ;

- un autre type de classification consiste à réunir des animaux en fonction de certaines modalités appréciatives. Les deux séries de termes de sens opposé qui reviennent le plus régulièrement à cet égard sont présentées dans le tableau suivant :

Tabl. 1. - L'appréciation de l'animal : polarisations terminologiques récurrentes.

Appréciations Positives		Appréciations Négatives	
utile (utilité)	adj. <i>utilis</i> n. <i>utilitas</i>	nuisible (nuire) ennemi	adj. <i>nocens</i> v. <i>nocere</i> adj. <i>inimicus</i> adj. <i>maleficus</i>
domestique (domestiquer, apprivoiser)	adj. <i>cicur</i> adj. <i>mansuetus, mansuefactus</i> adj. <i>captivus</i> adj. <i>villaticus</i> v. <i>mansuescere</i> v. <i>mansuefacere</i>	(bête) sauvage	n. <i>fera</i> adj. <i>ferus</i> n. <i>bestia</i>

UTILE : R. r. 2, 1, 4 (*oves assumptas et propter UTILITATEM et propter placiditatem*) ; 2, 1, 4 (*ex animalibus cum propter eandem UTILITATEM, quae possent, silvestria deprenderent...*) ; 2, 8, 2 (*mulus... hinus... uterque eorum AD USUM UTILIS*). **NUISIBLE** : 1, 12, 3 (*BESTIO LAE siquae prope... INFERUNTUR*) ; 1, 2, 18 (*quaedam enim pecudes culturae sunt INIMICAE AC VENENO*) ; 2, 3, 7 : (*dentes INIMICI sationis*) ; 3, 7, 3 (*ANIMAL MALEFICUM*) ; 3, 10, 4 (... *mustelae aliaeve quae BESTIAE NOCEANT*) ; 3, 11, 3 (*ne faeles aliaeve quae BESTIA introire AD NOCENDUM possit*) ; 3, 9, 5 (*ANIMALIA QUAE NOCENT gallinis*). **SAUVAGE (BÊTE SAUVAGE)** : 2, 1, 5 (*in locis multis genere pecudum FERARUM sunt aliquot*) ; 2, 1, 5 (*boves PERFERI etiam nunc sunt multi in Dardania*) ; 2, 1, 5 (*equi FERI in Hispania citeriore*) ; 2, 1, 5 (*asini FERI in Phrygia*) ; 2, 3, 3 (*caprae FERA*) ; 2, 3, 3 (*caprae... a capris FERIS ortae*) ; 2, 3, 3 (*oves... ortae sunt ab ovibus FERIS*) ; 2, 9, 15 (*ne vulnerentur a BESTIIS*) ; 2, 9, 2 (*de canibus... genera duo, unum... pertinet ad FERAS BESTIAS SILVESTRES*) ; 2, 9, 3 (*FERIS BESTIIS praedae*) ; 2, 9, 16 (*regiones ubi BESTIAE sint multae*) ; 3, 5, 3 : (*mus aliaeve quae BESTIA*) ; 3, 6, 4 (*neque serpens neque BESTIA*) ; 3, 7, 1 (*[columbas] tuas esse putares, quamvis FERAEE essent*) ; 3, 9, 14 (*serpens... quarum BESTIARUM ex odore solent interire*) ; 3, 12, 1 (*saepta ... in quo sunt inclusa... oves FERAEE*) ; 3, 12, 3 (*faelis aut maelis aliaeve quae BESTIA*) ; 3, 13 (*Africanis BESTIIS*). **DOMESTIQUE/SAUVAGE** : 2, 2, 2 (*e FERIS... pecudibus primum... oves comprehensas... ac MANSUEFACTAS*) ; 2, 6, 3 (*onagrus... quod et e FERRO fit MANSUETUS facile et e MANSUETO FERUS numquam*) ; 2, 6, 3 (*asinorum genera duo : unum FERUM, quos vocant onagros... alterum MANSUETUM*) ; 2, 9, 16 (*VILLATICO... gregi in fundum*) ; 3, 9, 17 (*VILLATICIS inventis... ibi FERIS factis procreatis*) ; 3, 10, 2 (*quod FERUM vocatur... nec aequae fit MANSUETUM*) ; 3, 13, 1 (*posse haberi in leporario... et CAPTIVOS ET CICURIS qui ibi nati sint*) ; 3, 16, 19 (*FERAS quae in silvestribus locis pascantur... CICURES quae in cultis*) ; 3, 16, 19 (*differunt inter se, quod FERAEE ET CICURES*).

Varron, *Res rusticae*

- 12 La notion centrale demeure celle d'utilité (*utilitas*) que Varron a érigée dès le début de son traité comme le grand principe de l'*ars rustica*¹⁸ – ses antonymes, il faut le noter, exprimant une nocivité active (*inimicus, nocens*) et s'appliquant dès lors à la kyrielle des nuisibles dont l'action est considérée comme néfaste, voire carrément dangereuse, pour les bêtes ou pour les activités agropastorales. Cela va des *animalia minuta* invisibles qui véhiculent des miasmes mortifères¹⁹, jusqu'aux loups, terreurs des troupeaux, ou aux éperviers, capables de fondre du haut du ciel sur les pigeons²⁰.
- 13 Cependant, l'ambivalence de ces qualificatifs est fonction du contexte. Au livre I, en raison des dégâts qu'elles sont capables de causer dans les plantations, les chèvres sont aussi nocives à la culture qu'un poison (*culturae inimicae ac veneno*). Élevée à grand profit au livre II, l'espèce caprine est louée en revanche pour sa « vitesse » (*velocitas*) et

son origine sauvage²¹ ! De fait, qualifier tel animal de « sauvage » ne connote pas nécessairement la férocité, la prédation ou le caractère indomptable mais distingue à l'occasion une race domestique plus rustique, ainsi ces abeilles des bois plus laborieuses que leurs compagnes des champs cultivés²².

- 14 Semblant faire écho à des catégories venues d'autres disciplines savantes, une classification spéciale, réservée aux bêtes de travail, place l'animal entre les choses et les hommes (mais pas n'importe quels hommes). Elle les réunit ensemble sous l'espèce des *instrumenta*, tout en les distinguant sur la base d'un critère étrange, la voix, qu'il a paru intéressant de questionner plus avant.

« Instrument semi-vocal » : une classification de l'animal entre l'homme et la chose

- 15 Le *fundus* varronien se caractérise par la concentration des moyens humains et matériels de sa mise en valeur qui constituent ce que l'agronome appelle l'*instrumentum rusticum*. Celui-ci embrasse tous les moyens de production de caractère mobilier et, donc, à ce titre, les outils, les animaux de travail et la main-d'œuvre servile permanente.

La « voix », critère de classification hiérarchique entre les hommes et les animaux

- 16 Pour faire comprendre la spécificité des animaux partenaires du travail humain, Varron recourt à un critère distinctif qui tout à la fois sépare et fait participer l'animal de l'univers des hommes. Les trois « genres » d'*instrumenta* sont caractérisés par le rapport qu'ils entretiennent avec une même faculté, la « voix », *vox* en latin, d'où dérive l'adjectif *vocalis*. L'énumération suit une classification hiérarchique indiquée par l'ordre d'apparition des genres (*genera*) dans la phrase et par le sens des qualificatifs qui leur sont attribués, soit par ordre croissant : le matériel agricole, muet (*instrumentum mutum*) ; les animaux de trait, doués d'une semi-voix (*instrumentum semivocale*) ; les esclaves, doués de la voix (*instrumentum vocale*)²³. Le rapport variable au critère « voix » de chacun des trois termes ne correspond pas à une simple dichotomie binaire privation/possession. Il existe un terme intermédiaire entre les deux pôles, précisément représenté par l'animal et sa capacité vocale restreinte, le préfixe *semi*, synonyme de *quasi*, indiquant de fait l'incomplétude.
- 17 Dans les sources anciennes, s'il arrive que la voix soit considérée comme un trait distinctif de l'être humain, dans l'usage, les termes latin et grec pour dénoter la « phonation » – *vox* ; *phonê* – ainsi que leurs dérivés, sont à même de désigner les émissions sonores de certains animaux²⁴. C'est le cas de l'adjectif *vocalis* qui, dans un autre contexte, revêt une signification technique, manifestement sollicitée ici par Varron, auteur par ailleurs des 25 livres du *De lingua latina*.
- 18 En effet, s'il est difficile de concevoir ce que peut être une « semi-voix », en revanche, *semivocalis* et *vocalis*, quand ils sont accolés et opposés à *mutus*, se réfèrent très clairement au classement des sons de la voix humaine déjà institutionnalisé chez Platon et Aristote. Respectant une tripartition similaire, les catégories latines opposent les voyelles vocales aux semi-voyelles (les « continues » modernes) et aux muettes (les

occlusives)²⁵. La « grammaire » (science des lettres, *gramma*)²⁶, discipline que Varron maîtrisait parfaitement, lui a donc fourni un modèle formel, de structure ternaire qui, transféré à d'autres objets, permettait de faire comprendre par analogie la spécificité de chaque « instrument ».

- 19 En réalité, l'opposition se situait surtout entre les voyelles et les deux autres types de lettres. Tandis que les *vocales* correspondaient à leur valeur phonique et pouvaient former une syllabe, les muettes et les semi-voyelles, pour constituer des syllabes, requéraient un appui vocalique²⁷. Néanmoins, les *semivocales* (F L M N R S X), contrairement aux muettes, restaient autonomes d'un point de vue phonique car elles pouvaient être émises isolément²⁸.
- 20 Que dans la typologie des *instrumenta*, les voyelles soient attribuées à l'esclave, les semi-voyelles aux animaux, les occlusives aux choses, implique une hiérarchie du plus vers le moins, dans laquelle le caractère parfaitement « moyen » de l'animal est confirmé. D'après les données précédentes, ses capacités phonatoires, par analogie avec les semi-voyelles, seraient marquées par une autonomie de type paradigmatique – aptitude à émettre des sons – mais non syntagmatique – soit une incapacité à former des syllabes... et donc des mots ?
- 21 Or en dehors du livre premier qui attribue cette semi-voix aux bœufs de labour, la fonction phonatoire des animaux est désignée principalement par le terme *vox* dans le reste du traité. Certes, les raisons pour lesquelles le livre III attribue une « voix » aux abeilles pourraient tenir à l'association constante établie entre les hommes et ces « êtres ailés » qui sont organisés comme une société humaine (*hominum societas*) (3, 16, 3 et 9). Pourtant un passage du livre II dément cette analyse en qualifiant de « voix » le cri du mouton et en rapprochant *vox* de *balare*, « bêler ».²⁹
- 22 Dès lors, comment comprendre cette gradation voix/semi-voix dans le premier livre des *Res rusticae* ? Des données issues du *De lingua latina*, qui opposent la notion de voix à celle de parole, offrent à notre sens des éléments d'explication décisifs³⁰. Dans les pages du livre VI consacrées aux mots du langage, l'unique mention de la « voix » (*vox*) est là pour souligner à quel point elle est insuffisante pour prétendre « parler » comme un « homme », *homo*, terme qui doit être défini selon les indices contextuels comme « être humain adulte jouissant de son autonomie ». Il y a en effet une progression bien marquée dans la distinction *fari/dico/loqui* qui structure tout le passage : *fari* s'applique à l'enfant (*infans*, « qui ne parle pas ») quand il parvient à articuler (émettre avec la bouche, *ore*) un « son significatif » (*significabilem vocem*)³¹. Toutefois parvenir à prononcer un mot qui (par hasard) ait du sens, ou bien répéter des paroles (*verba*), n'implique pas pour autant que l'on sache parler le langage des humains, comme en témoignent à l'envi le corbeau ou la corneille. Si l'enfant et les animaux imitateurs, c'est-à-dire des « *imagines hominis* », sont à même de babiller ou de contrefaire la voix humaine, l'apparence de parole qu'ils profèrent n'a rien à voir avec un langage signifiant et structuré. Le grammairien prétend en outre se fonder sur le rapprochement de *loqui* avec *locus* pour souligner que parler, c'est placer les mots « en leur lieu » : en d'autres termes, la parole ne va pas sans au moins la maîtrise de la syntaxe, sans oublier le rôle majeur de la science des « lieux » (*loci* = arguments) et de leur agencement dans la pratique de la rhétorique, dont on sait le rôle dans la Rome républicaine. Varron établit pour finir un lien direct entre cette capacité de mettre les mots en ordre en parlant et la faculté d'exprimer sa pensée, et donc, précise-t-il, d'agir et de faire agir. Où la parole est étroitement associée à la notion de pouvoir sur de

nouvelles bases argumentatives, mais conformément à la conception romaine traditionnelle³².

- 23 Pour conclure, il est peu douteux que l'analogie graduée esclaves/animaux par la « voix », parce que cette faculté n'est précisément pas la parole (*verbum, oratio*), soit établie en référence implicite au seul « homme » capable à Rome d'user à bon escient de la parole et donc du pouvoir d'agir qu'elle donne : l'homme de condition libre, et plus précisément le citoyen jouissant pleinement de ses droits et disposant des moyens de les exercer, dont la nature supérieure s'actualise dans le langage et son maniement expert. Après la parole du *dominus*, très présente et valorisée dans les *Res rusticae*³³, après la « voix » qu'il fallait bien reconnaître à l'esclave, ne restait pour l'animal associé à son labeur qu'une « semi-voix ». Cette cote mal taillée fait du bœuf sous le joug, *bos domitus*, synecdoque de toutes les bêtes de travail, un double inférieur de l'esclave, signant leur compagnonnage fonctionnel et permettant en outre de passer insensiblement de la chose muette à l'homme « vocal ». Cependant, l'attribution d'une « semi-voix » à une certaine catégorie d'animaux, si on y ajoute d'autres éléments concordants présents dans les *Res rusticae*, n'est-elle pas, d'un autre côté, l'indice positif d'une attention particulière de Varron aux facultés sensorielles des animaux ?

Bête utile et bête de spectacle : aspects du conditionnement de l'animal chez Varron

- 24 À la contrainte draconienne d'un Caton fondée avant tout sur le calcul au plus juste des besoins biologiques des esclaves et des bêtes, Varron substitue des formes de pression et de contrôle plus subtiles, incitant les propriétaires à réduire et à corriger, ou au contraire à stimuler, certaines capacités sensorielles des animaux en termes de perception, sinon de communication.

Apprentissage du travail et sensibilité auditive

- 25 Le conditionnement de l'animal et son apprentissage constituent l'une des façons dont se concrétisent les principes régulateurs que sont la raison (*ratio*) et la mesure (*moderatio*), principes qui commandent une emprise nuancée sur les bêtes comme sur les hommes³⁴. Le terme *conditionnement* n'est pas entendu ici au sens rigoureux défini par les théories modernes de Pavlov ou de Skinner, mais englobe des méthodes empiriques de l'apprentissage et du dressage des animaux, dont les ressorts sont fondés sur des stimuli, la contrainte mesurée, l'imitation et l'accoutumance.
- 26 Vu l'importance accordée au travail de la terre, la notice consacrée aux bœufs de labour se focalise sur la façon de conditionner le jeune animal afin qu'il acquière la docilité et les aptitudes nécessaires à la traction de la charrue (et, généralement, des véhicules, *plaustra*). L'apprentissage est décrit sur le modèle d'un entraînement militaire et l'énoncé pourrait s'intituler « du novice au vétéran », pour reprendre les termes utilisés par Varron quand il distingue l'animal expérimenté (*veteranus*) de la jeune recrue (*rudis*), soumise à un dressage destiné à la faire rentrer dans le sillon, sinon dans le rang (1, 20, 2). Dans les paramètres facilitant ou compliquant ce dressage, c'est la sensibilité auditive qui retient l'attention, en particulier quand les animaux de trait risquent d'être exposés à des bruits non naturels. Aussi bien Varron préconise-t-il une

méthode de désensibilisation progressive aux stimuli extérieurs par l'exposition régulière à ces sons :

« Quant à ceux qu'on destine au trait, il faut pareillement leur apprendre à tirer d'abord des charrettes à vide, et si possible à travers un village ou un bourg : les bruits continuels (*creber crepitus*) et la variété des objets, par l'accoutumance (*consuetudine*) à la foule, les amènent à servir utilement. » (1, 20, 3)

- 27 Dans ce cas, les facultés auditives de l'animal sont délibérément minimisées et bridées afin d'augmenter en revanche son aptitude à se conformer au travail et à l'environnement humain, sa perception des sons ne devant avoir qu'une portée utilitaire ou négative (supporter les sons d'origine humaine). Quant au rôle joué par la « semi-voix » de ces auxiliaires, il n'apparaît pas de façon évidente dans ce système de conditionnement. La capacité phonatoire plus ou moins reconnue aux *instrumenta* humains et animaux doit en toute logique autoriser une communication plus ou moins bilatérale entre dominants et dominés – communication orale, certes délicate, mais capable d'optimiser l'utilisation de leur force de travail. Dès lors, la « semi-voix » suggère une communication à tendance unilatérale, permettant des échanges utiles entre le maître et l'animal domestiqué mais réduits essentiellement à la compréhension des consignes³⁵. L'aptitude phonatoire limitée des bêtes de travail serait ainsi le gage d'une prédisposition à entendre et à comprendre des sons humains utiles et à y réagir favorablement dans des conditions appropriées, préalable indispensable pour le conditionnement technique auquel l'animal doit être soumis dans ce contexte. Dès le livre II, en revanche, sont valorisées les facultés qu'ont certains animaux d'élevage à percevoir et à comprendre des sons relevant de l'univers des humains. En effet, elles sont mises à contribution pour répondre de façon active à des *stimuli* sonores, qu'ils se réduisent au signal de la trompe ou fassent appel à la musique plus harmonieuse de la cithare.

« Charmer » l'animal : la musique d'Orphée

- 28 Dans l'atmosphère paisible d'une nature maîtrisée, celle de la *villa perpolita*, « raffinée »³⁶, évoluent, captifs mais objets de tous les soins, les animaux d'agrément ou de loisir – oiseaux multicolores et chanteurs, pigeons et tourterelles, gallinacés et oiseaux aquatiques, gibier divers des parcs et des garennes... Dans ce cadre, où les considérations techniques côtoient à parts égales les préoccupations esthétiques, les animaux, en vertu d'un double principe d'*utilitas* et de *delectatio*³⁷ sont les éléments vivants d'un spectacle et d'un décor qui font place, voire exaltent, leurs mouvements et leurs chants, tout en écartant tout danger associé au monde sauvage.
- 29 Les méthodes de conditionnement se fondent en particulier sur leur sensibilité auditive, et plus spécialement sur leur goût (supposé) pour la musique. En témoigne le récit d'une scène étonnante censée s'être déroulée dans une riche *villa*, propriété d'un ami de Varron :
- « Chez Q. Hortensius dans la campagne laurentine... Il y avait là un lieu élevé où on avait installé une salle à manger et où nous dînions. Votre hôte y convoqua Orphée. Il arriva là en robe longue (*stola*) et, lui ayant ordonné de chanter (*cantare*) avec sa cithare, il souffla dans une trompe (*bucina*) ; et voici qu'une foule de cerfs, de sangliers et de bien d'autres quadrupèdes (*quadripedum*) se répandit autour de nous (*circumfluxerit nos*), au point que le spectacle (*spectaculum*) ne me parut pas moins beau (*formosum*) que les chasses (*venationes*) données par les édiles au Cirque Maxime, mais sans bêtes africaines (*Africanis bestiis*). » (3, 13, 2-3)

- 30 Dans cet épisode, le comportement des animaux pseudo-sauvages, gardés « pour la chasse » dans une enceinte aux abords de la *villa*, semble infléchi par des stimuli non seulement sonores mais musicaux, de ceux que la mythologie attribue au chant d'Orphée et aux accents de sa cithare. Toutefois, cette attirance pour la musique, qui a pour effet d'immobiliser toute la faune d'un parc boisé à seule fin de réjouir la vue d'une assemblée de convives, a dû être cultivée dans un premier temps par la corrélation entre l'émission du signal sonore émis par la *bucina* avec des distributions alimentaires. Une autre anecdote, qui précède immédiatement cette scène, le suggère du moins fortement :

« Dans la propriété de Varron... dans le territoire de Tusculum... tu as vu sangliers et chevreuils se rassembler pour leur nourriture à heure fixe au son du cor (*ad bucinam inflatam certo tempore apros et capreas convenire ad pabulum*), tandis que d'un poste élevé de la palestres on jetait aux sangliers des glands, aux chevreuils de la vesce ou quelque chose d'autre. » (3, 13, 1)

- 31 Les chevreuils et les sangliers évoqués dans ce passage ont été habitués à réagir de façon coordonnée à un stimulus sonore lié à la prise de nourriture et à un facteur temps. Or le procédé utilisé ici de façon ponctuelle pour rassembler en un point le gibier captif, ne lui est pas réservé. Au contraire, il est inspiré de méthodes employées avec certaines espèces domestiques afin de réguler l'ensemble de leurs comportements au quotidien. C'est en particulier le cas des porcins qui pâturent librement dans les bois sous la surveillance d'un porcher, lequel doit les habituer (*consuefacere*) à tout faire « au son de la trompe » (*ad bucinam*) (2, 4, 20).
- 32 Reste que la mise en scène occulte ces préparatifs, l'amphitryon cherchant manifestement à impressionner ses hôtes par l'effet de surprise. Le spectacle a aussi le mérite d'évoquer sous une forme animée les représentations figurées d'Orphée développant le thème du poète magicien charmant les animaux, lequel connut un exceptionnel succès dans le monde romain, au 1^{er} siècle av. J.-C. plus précisément³⁸. L'anecdote établit en outre un rapprochement qui n'est pas fortuit entre ce spectacle privé donné dans l'enceinte d'une réserve cynégétique, et les spectacles publics du Circus Maximus de Rome, réaménagé et agrandi au 1^{er} siècle par Pompée et César. Cette représentation, qui joue sur la curiosité zoologique, est en effet jugée à l'aune des *venationes* – « sans bêtes africaines » précise Varron. Ces chasses-spectacles, habituellement insérées à cette époque dans les jeux du cirque, comprenaient une multitude d'animaux indigènes qui de fait seront de plus en plus concurrencés par les bêtes exotiques venues d'Afrique, témoignant ainsi de l'hégémonie universelle de Rome. Par ailleurs, grands propriétaires de *fundi*, les aristocrates romains sont à la fois les ordonnateurs de ces pratiques culturelles collectives et leurs spectateurs d'élection. Ils sont aussi les seuls qui soient à même de reproduire, serait-ce sur un mode mineur et humanisé, de tels *spectacula* dans leurs propriétés de campagne, où les parcs animaliers, et leurs occupants à la sauvagerie maîtrisée, manifestent également de façon ostensible les privilèges de l'oligarchie – et son pouvoir de contrôle sur tous les « vivants », domestiqués ou en puissance de l'être.

- 33 Dans le traité d'agronomie de Varron, les classifications qui concernent les animaux élevés dans l'enceinte des *villae*, peu formalisées, apparaissent clairement dépendantes

des multiples stratégies de l'éleveur, mais aussi de l'agriculteur, ce qui explique leur variété et leur relative labilité. Toutefois, en structurant l'exposé sur les animaux, elles offrent le cadre pour tout à la fois décrire et prescrire, en particulier, leurs fonctions, qui relèvent de trois types principaux : les animaux-instruments, les animaux-produits et les animaux-spectacle, dont les aptitudes et les performances attendues sont d'un ordre différent et suscitent des méthodes de conditionnement adaptées, tantôt bridant, tantôt stimulant leurs capacités d'expression ou leurs facultés sensorielles.

- 34 De fait, les normes édictées pour l'amélioration des méthodes de gestion et d'exploitation des ressources animales, avec le répertoire animalier et les distinctions sur lesquelles elles s'appuient, relèvent – à des degrés divers – d'un complexe de représentations et d'une certaine vision du monde propres à étayer les intérêts des couches sociales et économiques dont Varron se fait le porte-parole dans les *Res rusticae* : ces entrepreneurs agropastoraux, capables d'investir dans une agriculture commerciale et dans l'élevage de grands troupeaux transhumants autant que de se faire habiles spéculateurs tablant sur les profits – et les plaisirs – considérables tirés de la *pastio villatica*.

BIBLIOGRAPHIE

- AUDOIN-ROUZEAU Frédérique, « Cheptel antique, cheptel médiéval : mutations ou innovations ? », *Actes des congrès de la Société d'archéologie médiévale*, 1998, 6, 1, p. 30-34.
- BIVILLE Frédérique, « La production de la voix. Anatomie-physiologie des organes phonateurs dans les textes latins », dans DEBRU Armelle et PALMIERI Nicoletta (dir.), *Docente natura, Mélanges offerts à Guy Sabbah*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2001, p. 15-42.
- BIVILLE Frédérique, « Les noms des sons dans la tradition gréco-latine », dans BASSET Louis *et al.*, *Bilinguisme et terminologie grammaticale gréco-latine*, Leuven-Paris, Peeters Publishers, 2007, p. 227-244.
- BODSON Liliane, « Les connaissances zoologiques de l'Antiquité grecque et romaine : aperçu de leur spécificité et de leur actualité », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2010, 1, 1, p. 53-82.
- CORBIER Mireille, « La transhumance dans les pays de la Méditerranée antique », dans LAFFONT P. Y. (éd.), *Transhumance et estivage en Occident des origines aux enjeux actuels*, Toulouse, Université du Mirail, 2006, p. 67-82.
- GARCEA Alessandro, « César et l'alphabet : un fragment du *De analogia* (frg. 4 p. 148 Funaioli = 5 p. 179, siècle Klotz) », *Histoire Épistémologie Langage*, SHESL/EDP, Sciences, 2002, 24 (2), p. 147-164.
- HEURGON Jacques, Varron, *De l'économie rurale*, Livre I, texte établi, traduit et commenté, Paris, Les Belles Lettres, 1978.
- LABARRIÈRE Jean-Louis, « Aristote et la question du langage animal », *Mètis : anthropologie des mondes grecs anciens*, 8, 1-2, 1993, p. 247-260.

LEPETZ Sébastien, « Effets de la romanisation sur l'élevage dans les établissements ruraux du Nord de la Gaule : l'exemple de l'augmentation de la stature des animaux domestiques », *Revue archéologique de Picardie*, Numéro spécial 11, 1996, p. 317-324.

PETITJEAN Dominique, « Introduction », Varron, *Res rusticae*, Livre II. Texte établi, traduit et commenté, École pratique des hautes études, 4^e section, Annuaire 1973, p. 823-826.

THIRION Jean, « Orphée magicien dans la mosaïque romaine. À propos d'une nouvelle mosaïque d'Orphée découverte dans la région de Sfax », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1955, 67, 1, p. 147-177.

ZANNIER Marie-Pierre, *Paysages du grand domaine et normes agronomiques de Caton à Pline l'Ancien. Représentations de l'espace et « bonne mesure »*, éd. numérique, Université du Maine, 2007, (3 vol.)
[Url : <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00256683/fr/>]

NOTES

1. Cf. R. r. 3, pr. 6-7. À ce sujet : R. Martin, *Recherches sur les agronomes latins et leurs conceptions économiques et sociales* ; M.-P. Zannier, *Paysages du grand domaine...*, vol. I, p. 52 et II, p. 64 sq.
2. Sur la transhumance et sa description dans le traité de Varron : M. Corbier, « La transhumance dans les pays de la Méditerranée antique », p. 68-70, 73, 76-78.
3. Sur la « zootechnie inventive » des Romains : F. Audoin-Rouzeau, « Cheptel antique, cheptel médiéval... », p. 30 (avec références) ; S. Lepetz, « Effets de la romanisation sur l'élevage... », p. 317-321.
4. Cf. M.-P. Zannier, *Paysages du grand domaine...*, II, p. 260-270 ; 362-368 ; 396-411.
5. R. r. 2, pr. 6 ; 2, 1, 2 et 11 ; 2, 4, 12 ; 2, 6, 9.
6. L. Bodson, « Les connaissances zoologiques de l'Antiquité grecque et romaine », p. 54, 59, 65 sq.
7. Une trentaine de citations provenant des livres zoologiques d'Aristote émaillent le traité, le Stagirite étant cité expressément en 1, 1, 8 et 2, 1, 3, Varron étant du reste rangé en 2, 5, 13 parmi les « lecteurs d'Aristote » (*qui Aristotem legitis*) à propos de la reproduction des bovins.
8. R. r. 2, 1, 11.
9. J. Heurgon, *loc. cit.* ; D. Petitjean, « Introduction, Varron, *Res rusticae*, Livre II... », p. 825.
10. R. r. 2, 2, 2-20 ; 2, 8, 2-4 ; 3, 15 et 16.
11. Au total et dans chacun des trois livres : $1+3+4 = 8$ contre $18+40+4 = 62$.
12. 2, 1, 3 : « ... c'est une nécessité de la nature (*necesse natura*) qu'il y ait toujours eu des hommes et des bêtes (*homines et pecudes*) ».
13. 2, 1, 1-2 et sq.
14. 3, 3, 1 : « Les volières, les parcs à gibier et les viviers (*ornithones, leporaria, piscinae*) ».
15. 1, 38.

16. Par exemple, les oiseaux chanteurs, merles et rossignols (3, 5, 14) ou les coqs de race (*seminium*) « tanagréenne », « mélrique » et « chalcidienne » élevés pour leur beauté : 3, 9, 6.
17. 2, 1, 20 : agneaux *cordi*, nés après terme, *subrumi*, « sous le pis » ; porcs *sacres*, bœufs *opimi*, nourris en vue des sacrifices publics, etc.
18. 1, 4, 1.
19. 1, 12, 2 ; 2, 5, 14.
20. 2, 9, 1 et 2 ; 3, 7, 6-7.
21. 1, 2, 17-18 ; 2, 3, 3 : *caprae... ortae sunt ab ovibus feris*.
22. 3, 16, 19.
23. 1, 17, 1 ; 19, 1 ; 22, 1.
24. Cf. J.-L. Labarrière sur « Aristote et la question du langage animal », p. 247-9 ; 252-9.
25. Cf. A. Garcea, « César et l'alphabet... », p. 148 qui se réfère notamment aux fragments du *De antiquitate litterarum* de Varron.
26. Sur l'importance accordée aux *litterae*, unités minimales de la grammaire et sons indivisibles à partir desquels se constitue la voix articulée : F. Biville, « Les noms des sons... » p. 227 et sq.
27. Muettes = lettres faisant d'abord entendre une consonne : ex. B(e) ; semi-voyelles = consonnes dont le nom commençait par une voyelle : ex. (e) f. Cf. A. Garcea, « César et l'alphabet... », p. 158 ; F. Biville, « Les noms des sons... », p. 233, 237-241.
28. A. Garcea, « César et l'alphabet... », p. 151.
29. 2, 1, 6-7.
30. L. l. 6, 6, 42 ; 6, 7, 51-53 ; 56. Sur la notion de voix et la fonction phonatoire (*vox, soni* ou *sermo*) : F. Biville, « La production de la voix... », spc. p. 17-20 ; 24-31 ; 38 sq.
31. Vision conforme à d'autres sources latines : *Ibid.*, p. 34-35. Cf. aussi l'opposition *vox confusa* (attribuée aux animaux)/ *vox articulata* : F. Biville, « Les noms des sons... », p. 228.
32. La parole dominante emprunte les formes d'un usage réglé qui n'est plus seulement celui du *mos maiorum*, mais celui de la rhétorique et du dialogue selon le *mos Aristotelius* (sur ce dernier : J. Heurgon, « Introduction... », p. XLV).
33. La parole du maître est mise en abyme et démultipliée entre les protagonistes des dialogues, tous membres des couches supérieures de la société et tous experts de la parole. À cet égard, la préséance du plus âgé d'entre eux est soulignée de façon significative : « C'est toi, dit-il, puisque tu l'emportes par l'âge, par les titres (*honore*) et le savoir (*scientia*), qui doit parler (*dicere debes*) » (1, 3).
34. Sur l'importance de ces notions dans le corpus agronomique et en particulier chez Varron : M.-P. Zannier, *Paysages du grand domaine...*, I, p. 167 sq. et II, p. 208 sq.
35. Voir par contraste les formes d'échanges verbaux entre maître et esclaves en 1, 17, 3-7.
36. 3, 2, 3.
37. 3, 3, 1.
38. Références dans J. Thirion, « Orphée magicien dans la mosaïque romaine », p. 160 et note 1, p. 162.

RÉSUMÉS

À partir du traité de Varron, des notions plus précises caractérisent les animaux, dans un effort de classification adapté aux finalités du discours agronomique. Varron établit en particulier un rapport de ressemblance entre l'*instrumentum* animal et l'*instrumentum* humain : outil « semi-vocal », l'animal est un double inférieur de l'esclave, et les deux réunis sont opposés implicitement à l'homme libre dont la nature supérieure s'actualise dans la parole. Exploité et rentabilisé, l'animal est l'objet d'une attention intéressée qui se prolonge par un regard de type naturaliste et encyclopédique. Au I^{er} siècle, le perfectionnement des connaissances empiriques et savantes permettant l'amélioration des techniques productives sert aussi à conditionner les bêtes, tablant notamment sur leur sensibilité aux sons, et même à la musique – ainsi du gibier séduit par la cithare d'« Orphée », clou d'un de ces *spectacula* qui reproduisent, dans l'enceinte des *villae*, les loisirs du cirque ou du théâtre.

AUTEUR

MARIE-PIERRE ZANNIER

Bibliothécaire de l'Institut de Touraine, docteur en Histoire romaine